

Avons- nous des devoirs envers les Animaux ?

par Jacques CARLE

Sujet d'actualité : époque de l'année où les abandons d'animaux se multiplient. Problèmes quotidiens : les voisins tuent ou blessent des animaux de passage sur leur terrain pour cause de nuisance. Le droit timidement semble faire une place aux animaux en pénalisant la maltraitance. Mais le statut des animaux en lui-même, malgré le combat d'associations pour leur faire une place plus éminente, est pour l'instant caduc. Le statut de « personne ou personnalité animale » reste problématique aux yeux du Droit. La cause remonte à des racines lointaines. Ainsi, quel état ce statut animalier pensé par les philosophes anciens ?

Tour d'horizon rapide.

I) L'Animal tel qu'en lui-même....

Les Grecs Anciens divisaient le monde animal en deux catégories. Les bêtes sauvages (τὰ θηρία) et les bêtes domestiques (τὰ ἡμέρα). Les premières, souvent considérées comme dangereuses pour l'homme de par leur caractère sauvage, étaient considérées comme exclues du champ de la justice. Elles devenaient dès lors une simple ressource de nourriture, du gibier.

Le statut était plus problématique pour les secondes. Les bêtes apprivoisées pouvaient elles fournir légitimement à l'homme sa nourriture ? Avant de sacrifier un bœuf à une divinité, ce qui était un geste de conciliation nécessaire vis-à-vis des dieux protecteurs de la cité, il fallait demander à la bête son consentement. Ce rituel se perpétuera jusqu'à l'époque romaine. La bête pouvait ainsi d'un signe de tête, accepter son sacrifice ou le refuser en renâclant. Le sacrifice accompli, les prêtres sacrificateurs et bouchers répartissaient les parts de viande cuite entre les hommes et les dieux selon un protocole fixé depuis le premier partage sacrificiel inspiré par Prométhée¹. Pour contourner l'interdiction de consommer de la viande et respecter le pacte civique sacrificiel, Pythagore eut l'idée, selon une des traditions textuelle du récit de sa vie, de sacrifier un bœuf fabriqué à partir d'aromates et de végétaux

¹ « Pratiques culinaires et esprit de sacrifice », Marcel Détiéne, pp.7-35, in *La Cuisine du sacrifice en pays grec*, Marcel Détiéne, Jean Pierre Vernant, Bibliothèque des Histoires, NRF Gallimard, 1979.

comestibles tressés en forme de l'animal en question. Les dieux recevaient ainsi leur part faite de fumigations issues de la combustion des éléments cuits. Les Pythagoriciens semblent avoir été parmi les premiers à interroger le statut de l'animal et à refuser au nom de la métensomatose, déplacement des âmes à travers des corps différents après la mort, la consommation de viandes. Une belle anecdote de Xénophane de Colophon concernant Pythagore rapporte celui-ci, passant un jour près d'un homme qui maltraitait son chien, rempli de compassion, prononça ces mots : « Arrête de frapper, son âme, je l'entends est celle d'un ami que j'ai pu reconnaître aux accents de sa voix. ² » D'une manière générale, au nom de la familiarité, de la parenté même entre les vivants, de ce que les Grecs appellent l'οἰκείωσις, la consommation de viande était prohibée chez les Pythagoriciens, avec parfois des exceptions. Certaines viandes, en effet, comme le porc ou la chèvre qui avaient mangé des nourritures divines, étaient exclues par certains disciples de Pythagore ³. Parfois, certaines parties du corps étaient considérées comme comestibles car vides du souffle animé, alors que d'autres, pour les raisons inverses, étaient considérées comme consommables selon certaines sectes Pythagoriciennes. Les Orphiques, interdisaient eux, toute consommation de viande car tout meurtre (φόνος) était impur et sacrilège. Théophraste, disciple d'Aristote, dans un fragment que nous rapporte Porphyre dans son *Traité sur l'Abstinence de consommation de la chair des animaux*, rapporte un extrait de Théophraste, disciple d'Aristote et botaniste connu, établit un parallèle entre les hommes néfastes et les animaux dangereux qu'il faut éliminer si nécessaire et les Hommes bons et les Animaux doux qu'il faut protéger et qui méritent notre juste compassion. Ainsi, la ligne de démarcation ne passe plus entre humains et animaux mais entre deux termes moraux qui détruisent de fait l'anthropocentrisme d'Aristote ou des stoïciens et établit une parenté morale entre les bons ou les mauvais, qu'il s'agisse d'hommes ou d'animaux... Plutarque montrera le caractère civilisateur du cochon par exemple, en donnant crédit à une croyance courante à son époque dans le monde Antique. On trouve en effet dans ses *Propos de table*, l'idée que les Juifs ne mangent pas de porc car le cochon aurait été le premier animal qui, grâce à son groin fouisseur aurait appris aux hommes à retourner la terre et aurait ainsi jeté les germes de

² Anecdote rapportée par Elisabeth de Fontenay, *le Silence des Bêtes*, « La philosophie à l'épreuve de l'animalité », Fayard, 2008, p66. Ce travail doit beaucoup de son information à ce texte remarquable.

³ Détéienne, Vernant, 1979.

l'agriculture... C'est dire, dans cette perspective, si l'animal ne se montre pas inférieur à l'homme...

II) Aspects métaphysiques et psychologiques.

Platon voit dans la métempsychose qu'il reprend aux Pythagoriciens, une continuité psychique entre l'homme et l'animal puisqu'ils peuvent échanger leur place dans le fil des incarnations successives selon les mérites de l'âme d'une existence terrestre à l'autre. C'est en passant devant les juges infernaux Eaque, Minos et Rhadamante qu'au livre X de la *République*, Platon montre ce choix d'un type de vie et d'un corps qui peut être celui d'un homme ou d'un animal, opéré par les âmes en fonction des mérites plus ou moins grands de leur vie terrestre passée. Le corps animal obtenu, plus ou moins noble depuis celui de la bête rampante jusqu'aux animaux les plus doués d'une psyché élevée, dépend lui aussi des mérites passés de la vie terrestre et de sa proximité ou de son éloignement avec le souverain Bien. L'âme la plus noble, qui finit par chuter à cause de son séjour prolongé dans la matière, peut dégringoler dans la succession de corps animaliers toujours plus vils, avant de s'élever de nouveau vers des corps d'animaux et d'hommes eux-mêmes plus ou moins vils selon leur « fonction » et leur nature... C'est ce que précise également le *Phèdre*.

Le caractère du vivant conserve ainsi entre l'homme et l'animal une continuité fonctionnelle et une certaine forme de solidarité psychique selon un plan métaphysique indéfectible. De fait, le passage de la transmigration des âmes efface toute démarcation réelle entre l'homme et l'animal qui introduirait une discontinuité qui ruinerait la signification de la démarche. La question qui se pose est donc de voir quelle dignité l'animal retire-t-il pour lui-même de cette démarche ? Platon ne le précise pas vraiment car son discours utilise l'animal pour parler en fait d'autre chose, de l'histoire de l'âme humaine. Toutefois, les enjeux spiritualistes de la transmigration des âmes laissent supposer un respect envers les animaux susceptibles d'être les réceptacles d'une âme. Mais il ne situe pas à proprement parler la question sur le domaine du Droit et évite ainsi le lien juridique qui pourrait établir un rapport fondé dans cette vie présente...

Plutarque, témoin du second Platonisme, du « médio-platonisme » a rédigé un traité sur les dangers de consommer la chair des animaux et en montre, comme le fera

Porphyre avec parfois quelques arguments différents, les aspects sacrilèges, condamnant une nourriture sanglante contre l'ordre naturel et divin en raison de la même appartenance à la chaîne d'êtres vivants dotés chacun d'une sensation, d'une âme et d'une intelligence...

Plotin, initiateur du mouvement néoplatonicien, école platonicienne du troisième siècle de notre ère, (faisant suite à la première renaissance du mouvement philosophique au premier siècle de la même ère sous le nom de moyen platonisme, mouvement illustré par Cicéron, Plutarque entre autres,) attribue aux animaux la part divine qui s'exprime par une procession descendante de l'amour du Tout divin, Être unique et source de toute vie, qui se manifeste avec compassion dans les plus humbles formes vivantes présentes dans l'ordre naturel. Chaque vivant reçoit ainsi sa part du divin, du monde intelligible, à la place où il est, rappel plus ou moins brillant selon la qualité du bénéficiaire, des vertus intelligibles du monde en Haut où règnent à côté de l'Un sublime, tous les Intelligibles. Les animaux participent pour ainsi dire, de la même grâce que les hommes et sont par là même, qualitativement si ce n'est quantitativement, revêtus aux yeux de Dieu, de la même dignité.

Porphyre, disciple du précédent, a écrit un traité sur l'*Abstinence περι ἀποχῆς ἐμψύχων* ; entendons par là qu'il s'agit de l'abstinence de consommation de chairs animales. L'animal participe pour lui, comme pour son maître Plotin, du λόγος divin, de la Raison divine descendante dans le monde, en devenant précisément l'Âme du Monde, répartie selon des degrés différents dans les êtres vivants, selon leur proximité ou leur éloignement de la source divine. Mais quelle que soit cette répartition, l'Animal a une part divine en lui, comme dans la pensée de Plotin. Dès lors, consommer la chair d'un animal est un crime et Porphyre fait le tour des sectes philosophiques du monde entier qui ont renoncé à manger la chair des Animaux ; les Pythagoriciens, bien entendus, en raison de la métensomatose ; les Esséniens, les disciples de Zoroastre, le sage persan entre autres.

III) Regards naturalistes et perspectives juridiques.

Aristote nous offre un regard différent car le philosophe est aussi naturaliste. Sa méthode de travail préfère à la dialectique de son maître Platon, l'analogie, la classification des genres et des espèces. Le philosophe voit ainsi dans la Nature la

présence du premier moteur à l'œuvre et qui est Dieu et établit un lien entre science et métaphysique. Ainsi, distingue-t-il scientifiquement les animaux entre eux, dont l'homme partage certains caractères, en les classant par genres et espèces en étudiant leurs caractéristiques morphologiques ainsi que leurs caractères psychologiques. Deux traités en témoignent, celui consacré à la *Vie des Animaux* et l'autre consacré aux *Parties des Animaux*. Un texte célèbre montre la douceur et l'intelligence du dauphin... L'Animal est donc un ζῷον λογικόν... La classification à l'intérieur du vivant des hommes et des animaux établit ainsi entre eux certaines continuités et ruptures. Aristote établit ainsi toute une échelle là encore de caractéristiques physico-psychologiques qui établissent des passages plutôt qu'une radicale coupure entre hommes et animaux. La perspective d'Aristote varie un peu à travers une œuvre comme *la Politique*. L'animal est propriétaire d'une âme, tout comme l'homme mais de nature différente. S'il possède une âme sensitive attachée au corps lui-même qui lui permet, à l'égal de l'homme de participer à la vie, (nutrition et reproduction qui permettent à la Nature d'accomplir ses fins en assurant la continuité du vivant), malgré ce que nous avons vu dans les traités strictement naturalistes, dans les traités métaphysiques où le philosophe insistait sur l'intelligence animale, le voilà dépourvu d'âme noétique (de pensée organisée, de nature divine que lui confère la station debout) ou théorétique, contemplative. Ainsi, la Nature ne peut-elle accomplir sa pleine finalité qu'à travers l'homme qui en est la phase la plus accomplie. Malgré l'homme biologique, placé sur une relative égalité par rapport aux animaux, l'ontologie de *la Politique* lui réserve une réelle supériorité dans la mesure où il peut seul parmi les espèces vivantes, se grouper en cités et se doter de constitutions autonomes, grâce en autres à la présence en lui et l'expression particulière du λόγος, faisant de lui à la fois un ζῷον λογικόν et un ζῷον πολιτικόν, capable de justice, δίκη c'est à dire, en définitive, un citoyen. C'est la leçon de *la Politique*, un des livres fondamentaux du stagyrite. L'animal, aiguillonné par son seul plaisir, à la différence de l'éthique et du souci du bien qui motive l'homme et le définit sur la plan moral inaccessible aux bêtes, est en définitive un ὄργανον, un instrument qui doit être maîtrisé, comme l'esclave, cet « outil animé ». Mais à la différence de ce dernier dont les caractéristiques humaines peuvent induire des rapports humains possibles dans l'ordre affectif, le lien avec les bêtes est de ce côté moins évident... Le lien de justice entre homme et animaux, à partir de là, est délicat ; l'incomplétude de l'âme de tout animal (comme celle des enfants ou des nains pour

Aristote dont les parties corporelles incomplètement développées empêchent le développement de l'âme où elle devrait siéger), le rend difficilement accessible à la même justice que celle qui régit les hommes.

Les Stoïciens excluent radicalement tout rapport entre hommes et animaux. Ils sont les chantres de l'anthropocentrisme ; tout est fait pour l'homme dans la Nature... Le Principe premier, issu du feu primordial, le πνεῦμα, se répartit quantitativement à travers toutes les êtres naturels : de la pierre, à l'état statique, ἔξις, à la plante, φύσις, état naturel végétatif, ψυχή, (animaux) et le νοῦς (âme intellectuelle humaine, induisant la faculté de penser). Comme le fait très justement remarquer E. d. F., il y a un illogisme de la part des stoïciens de prétendre que tous les éléments naturels procèdent d'une origine pneumatique commune et partagent la même attitude qui consiste, pour les animés, au moins, à vouloir ce qui est le mieux pour soi (οἰκείωσις) au nom du principe de la sauvegarde de chaque espèce qui possède l'amour de soi nécessaire à cette aspiration et le refus d'accorder aux animaux la considération qu'ils méritent en leur accordant une place sur le plan de la justice, moyen de reconnaissance entre espèces vivantes..

Les Epicuriens, matérialistes, voient dans la matière et l'esprit un assemblage d'atomes (particules fondamentales constituant toute matière possible) simplement différents sur le plan de la taille selon qu'il s'agit de l'esprit ou des corps car chez eux, l'esprit est matériel, à la différence des stoïciens). Ils traitent donc sur un plan de stricte égalité les vivants partageant les mêmes critères constitutifs. Les hommes et les animaux sont sur le même plan et voués au même mouvement de dissociation et de reconstitution successives des atomes expliquant les morts et les naissances. L'homme, loin d'être privilégié, est un vivant fragile, un des êtres les moins robustes à la naissance, souvent la proie des bêtes. Pas d'anthropocentrisme donc, l'homme n'ayant aucune place privilégiée dans la nature pas plus d'ailleurs que les animaux tour à tour agressifs ou domestiqués mais jamais confrontés sur le plan des valeurs et du droit par rapport à l'homme car incapables de passer avec lui le contrat nécessaire qui régit tout état de droit...

Toutefois, à l'époque romaine, au premier siècle avant notre ère, en rupture sur ce point avec la doctrine de son maître qu'il expose en latin dans le *de Natura Rerum*, Lucrèce divise le règne animal en trois catégories : les animaux sauvages capables

de se défendre par eux-mêmes et parfois hostiles à l'homme ; les animaux incapables de se défendre par eux-mêmes mais inutiles à l'homme et enfin ceux qui, utiles à l'homme mais incapables de se défendre par eux-mêmes ont été confiés à notre protection (*tutela*) par la Nature. Avec ceux-là s'établit un pacte réciproque d'aide et de douceur, rétablissant ainsi , pour une partie des animaux, une forme de droit.

IV L'Animal modèle de vie. Les Cyniques

Les Cyniques, Antisthène ; Diogène voulaient ensauvager la vie et vivre le plus près possible des animaux qu'ils considéraient plus près que nous de la vérité de la Nature, leur guide essentiel. Les Cyniques ont pris leur nom de l'endroit à Athènes ou se situait le lieu de leurs méditations et rencontres philosophiques, le portique du Cynosargue. On prit alors l'habitude de les appeler « chiens » en raison du terme « kynos » en grec désignant le chien et présent dans le nom de l'endroit. Diogène, de plus, vivant dans un tonneau, rappelait sans doute la niche du chien libéré de toutes attaches matérielles. Les animaux ont la franchise de leurs réactions, cette fameuse *παρρησία*, ce franc-parler, désintéressé, loin de toute compromission sociale qui oblige au reniement de soi et que détestent les Cyniques. L'intérêt de cette philosophie est sa capacité à justifier les revendications de la liberté individuelle face aux contraintes de l'urbanité citoyenne tout en valorisant le rapport avec l'animalité sur le plan existentiel mais certes pas celui du droit que refusent bien évidemment les Cyniques. Diogène, vivait dans un tonneau comme un chien dans sa niche, imitait la liberté de l'animal et sans attaches sociales, comme le chien, aboyait après les passants en leur reprochant leurs lâchetés quotidiennes, leurs compromissions ou leurs ridicules. L'ancêtre de nos anarchistes, de nos libertaires en quelque sorte. Une des anecdotes sur la mort de Diogène, le fait s'étouffer en mangeant un poulpe cru ; l'omophagie, le fait de manger cru pour un homme, le renvoyant à l'animalité. Une autre version le fait mourir déchiqueté par des chiens à qui il disputait un morceau de poulpe cru... Il n'était pas contre le cannibalisme ni la dévoration des cadavres que pratiquaient les animaux errants à l'époque... on s'est parfois étonné que le chien, dont la fidélité et son affection souvent un peu servile pour l'homme, soit devenu l'animal symbole de l'indépendance, lui qui est domestiqué depuis si longtemps mais sans doute faut-il y voir une référence à des hordes de chiens sauvages présents dans les villes et qui dérobaient comme ils

pouvaient leur nourriture, allant jusqu'à agresser ou tuer des personnes de rencontre, ce qui présente évidemment une image moins tranquille que notre bon toutou familier ?

Quoiqu'il en soit, on notera ici la valeur purement paradigmatique de l' « animal cynique » car le détachement et l'ascèse de ce mouvement philosophique utilise l'image de la simplicité, de la franchise, de l'autonomie enfin, de l'animal comme signe d'une liberté et d'une maîtrise de soi à transposer chez les hommes, preuve d'une existence digne des dieux. Dès lors, il faut bien comprendre que l'animal n'est pas alors pris pour lui-même et il ne faut pas imaginer que les cyniques aient rêvé d'installer les Animaux de plain-pied avec les Hommes mais qu'ils se sont aussi servis de eux pour mieux critiquer la vie civilisée de leurs contemporains à laquelle ils préféraient un mode d'existence sauvage calqué sur celui des bêtes.

Ce petit tour bien incomplet s'achève ici. Son but était de montrer quels aspects modernes offre ce petit tour d'horizon dans le monde Antique philosophique qui présente bien des interrogations sur la valeur de la vie animale et les rapports qu'hommes et Animaux entretiennent entre eux depuis toujours. La question se fait aujourd'hui plus urgente à un moment où les équilibres climatiques déstabilisés font peser un risque dont nous sommes en partie responsables, sur les êtres vivants.., on peut à nouveau se demander si l'homme n'a pas pris toute la mesure de son action et si un nouveau droit ne serait pas indispensable entre les Hommes et les Animaux...

Texte d'accompagnement.

4

ARISTOTE, *Histoire des Animaux*, IX, 48. Trad. Budé.

« On cite une multitude de preuves de la douceur et de la familiarité du dauphin, ainsi que de son attachement passionné pour des enfants, et cela aux environs de Tarente, en Carie et autres endroits. On raconte notamment que sur les côtes de Carie, un dauphin ayant été blessé et capturé, une multitude de dauphins vinrent en foule dans le port et y restèrent jusqu'à ce qu'il eût été relâché par le pêcheur : alors tous s'en retournèrent avec lui. Les jeunes dauphins sont toujours accompagnés d'un grand par mesure de protection. On a vu un jour toute une troupe de dauphins, grands et petits, pêle-mêle, suivis suivis à une faible distance de plusieurs autres qui soutenaient à la nage un dauphin déjà mort, sur le point d'aller au fond de l'eau ; ils le soulevaient sur leur dos, comme avec commisération pour l'empêcher de devenir la proie de quelque poisson vorace. [...] Les dauphins vivent les uns avec les autres, par couples, mâles et femelles. Une question se pose à leur sujet, c'est de savoir pourquoi ils vont s'échouer à terre, car on assure qu'ils le font parfois, n'importe quand et sans motif ».

« Pourquoi en effet ? La question, comme quelques autres, qu'Aristote ne cherche pas à forclure, n'est toujours pas résolue » conclut Elizabeth de Fontenay, en fin du chapitre (à propos d'Aristote), de son étude sur le *Silence des Animaux*...

¹ E.d.F, 2006, p 101.